

PIERRE SOAVI



LE BRIGADIER  
DES LAVANDES



Du même auteur :

*La couleur des mots*, poèmes, Scriba, L'Isle-sur-la Sorgue.

*Les silences du cœur*, poèmes, Scriba, L'Isle-sur-la Sorgue.

*Les vents de l'oubli*, souvenirs d'enfance, Albin Michel.

*La fontaine du bourreau*, contes et récits, Albin Michel.

*Contes et récits de l'île de beauté*, Albin Michel.

*Le berger des livres* Edilivre

*A la Gendarmerie, force humaine au service  
des hommes.*

*A tous ceux qui ont vécu et partagé avec moi,  
les intenses moments d'une carrière riche de  
souvenirs et de fraternité.*



## Avant-propos

Les récits que je vous propose aujourd'hui, sont des histoires de gendarmes. Cependant, je le précise tout de suite, il ne s'agit pas de ces histoires drôles répandues dans le public par les beaux esprits, plus prompts à dénigrer systématiquement les lois et à se gausser de ses représentants, qu'à chercher à comprendre leur façon de vivre et à reconnaître la difficulté des missions qui leur sont confiées.

Il ne s'agit pas, non plus, de récits épiques relatant les prouesses de gendarmes hors du commun, doués d'un flair infallible, capables en un tour de main, de résoudre les affaires judiciaires les plus complexes et de dénouer les intrigues policières les plus subtiles.

Plus simplement, j'ai pris la liberté dans ces quelques pages, écrites sur un mode que j'ai voulu simple, de ramener le gendarme à sa dimension humaine et de montrer quelques images de l'album de famille et les actions de ces militaires un peu particuliers, et trop souvent méconnus, que sont les gendarmes.

Depuis toujours, le gendarme fait partie du paysage français et sa silhouette familière se dresse

sur l'horizon de notre quotidien. Au point de se confondre avec le petit peuple qui, par sa diversité, forme le socle de la société française la plus authentique.

Malgré les soubresauts d'une évolution un peu trop rapide, notre pays imprégné de coutumes et de traditions, a su garder le sens des valeurs, sans se départir (et c'est sans doute heureux !) de son caractère gaulois, contestataire, frondeur et malicieux qui fait son charme et son originalité.

Placée au cœur de la France profonde, la Gendarmerie, force militaire aux activités civiles, a acquis au cours des siècles, ses lettres de noblesse. Elles lui valent aujourd'hui une réputation d'intégrité, de franchise et de loyauté que personne ne conteste.

Faisant face avec efficacité aux problèmes de notre temps, elle est restée égale à elle-même, simple, sûre des valeurs morales qui sont les siennes, respectueuse des lois de la nation et consciente de ses devoirs envers la population dont elle a la charge.

Comme toute communauté, comme tout groupe social, la Gendarmerie a besoin pour nourrir sa part d'humanité, de ses propres histoires et ses propres légendes. Transmises de génération en génération, elles forment le fond de sa mémoire collective et les chapitres du livre d'heures de ces hommes (et maintenant ces femmes) de bonne volonté qui partagent la vie de leurs concitoyens et veillent sans désespérer sur leurs biens, leurs familles et leur sécurité.

Je vous invite à faire en ma compagnie, une promenade à l'intérieur de la Gendarmerie et à jeter un regard différent sur cette arme, inséparable de

l'histoire de notre pays, qui a su s'adapter à l'évolution de notre société moderne tout en restant fidèle à son passé prestigieux.

C'est de ma propre expérience et de celle de certains de mes camarades<sup>1</sup>, que j'ai tiré ces faits divers, le plus souvent souriants mais parfois graves, qui, dans leur plus grande majorité, représentent des moments de vie réelle.

Bien qu'obéissant parfois aux règles de la fiction, ils contiennent tous une grande part de vérité et ils reflètent au plus près la réalité de l'époque au cours de laquelle ils se sont produits.

Voici, dans un bouquet assemblé à votre intention, dans un souci d'échange et de partage, quelques histoires qui ont vu le jour dans les champs de lavande et de romarin de la Provence profonde et se sont épanouies sous le soleil généreux de l'amitié.

Sentinelles vigilantes de la mémoire, telles des bornes plantées sur le chemin des souvenirs elles jalonnent encore les étapes les plus importantes de mon passé, les périodes les plus marquantes de ma carrière et les heures les plus riches de mon existence.

---

<sup>1</sup> Je remercie en particulier mon ami le Colonel (ER) Jean GARDEY, pour l'aide qu'il m'a apportée dans la recherche des sujets, dont plusieurs sont tirés de sa propre expérience. Je lui exprime également toute ma gratitude pour les encouragements qu'il n'a cessé de me prodiguer tout au long de la rédaction de mon ouvrage.



## La visite des gendarmes

J'étendis mes vieilles jambes en poussant un soupir de soulagement. A près de quatre-vingts ans, j'appréciais de me trouver, un jour de Noël, entouré de mes enfants et petits-enfants, autour d'une table bien garnie, où trônaient les treize desserts comme le voulait la tradition de ce beau pays de Provence qui était devenu le mien depuis de nombreuses années.

Comme tous les ans, à pareille époque, les agapes de la nativité se déroulaient dans la villa, que mon épouse et moi-même avions voulue grande et spacieuse, pour oublier l'exiguïté des logements de fonction, le plus souvent inconfortables, qui avaient été notre lot habituel pendant la carrière.

Étaient présents ma fille et mon gendre, deux de leurs trois enfants, mon fils et ma belle-fille et leurs deux grandes filles, ainsi que deux neveux et leurs enfants. En tout, une vingtaine de personnes qui mettaient une grande animation dans cette maison habituellement bien trop grande et bien trop vide depuis que les enfants étaient partis pour voler de leurs propres ailes.

Mais enfin ils revenaient puisqu'ils étaient là aujourd'hui et que tout le monde était particulièrement joyeux !

Mon épouse, toujours alerte, avait pris possession des fourneaux et une bonne odeur de foie gras et de dinde aux marrons venait de la cuisine.

Après une vie bien remplie, trente ans dans la Gendarmerie, dont la majeure partie en brigade, avec ce que tout cela avait comporté comme sacrifices, c'était pour le vieux militaire que j'étais une grande satisfaction de pouvoir passer Noël en famille.

Depuis ma mise à la retraite, il y avait maintenant plus de vingt ans, pas une seule année n'avait échappé à cette règle. Sans doute pour compenser les aléas du temps de l'active où, bien souvent, il avait fallu quitter la chaude ambiance familiale, aux douze coups de minuit, pour aller, dans le froid, sous la neige ou la pluie, porter secours à des automobilistes en détresse, rechercher des enfants égarés, ramener à la raison des fêtards éméchés ou rétablir le calme dans un lieu public.

Tout cela était bien loin maintenant. Bien loin mais pas oublié pour autant car j'avais aimé ce métier exigeant qui m'avait apporté d'immenses satisfactions et embelli mon esprit de souvenirs inoubliables.

Pour moi le bilan était positif, même s'il ne me venait pas à l'idée de m'en vanter car je considérais que tout ce que j'avais fait était naturel et que cela devait rester caché au fond de moi comme un capital sentimental auquel personne ne devait avoir accès.

Venu de la terre, j'avais consacré une grande partie de mon existence au service des autres en essayant de donner le meilleur de moi-même en toutes

circonstances. Mon épouse m'avait constamment accompagné et soutenu sur ce dur chemin, supportant avec beaucoup d'abnégation, les servitudes d'une vie en caserne, les changements de résidence continuels et les vacances prises dans des conditions peu idéales. Tous deux nous avons élevé dans la dignité, nos deux enfants ainsi que deux neveux orphelins, sans jamais faillir à notre tâche de parents conscients et responsables.

Aujourd'hui la récompense était là sous nos yeux et l'amour dont nous étions entourés par tous était presque palpable dans cette réunion de famille qui mettait du baume au cœur et tous les esprits à l'unisson.

Il était réconfortant de constater que notre travail avait porté de beaux fruits. Par la vertu de l'exemple peut-être, mais surtout grâce à une certaine évolution de la société qui avait permis à chacun de s'élever d'un degré dans l'échelle sociale à chaque changement de génération.

Moi, dont le père était illettré, je n'avais que mon certificat d'études primaires, mes enfants un bac plus deux ou trois, et les petits enfants étaient pour la plupart en faculté ou dans les grandes écoles. Ainsi ma petite-fille Elisabeth, la seule à être absente aujourd'hui de l'assemblée familiale, était dans une grande école de Paris – l'E.N.A m'avait-on dit – pour devenir haut fonctionnaire ou quelque chose dans ce genre-là.

Mon seul regret, mais ça je ne le disais pas, c'était de constater qu'aucun de mes descendants n'avait été tenté par une carrière dans la Gendarmerie.

« Papa, m'auraient-ils dit à la seule évocation de cette éventualité, tu ne te rends pas compte de l'esclavage que tu as subi. Pas de loisirs, pas de repos, pas de liberté. La société a changé, maintenant c'est la civilisation des loisirs, la qualité de la vie et non la satisfaction du devoir accompli qui compte. »

Sans doute avaient-ils raison, mais jamais, je n'aurais osé leur avouer que ma vie avait été belle, pleine, noble et riche et que je ferais la même chose si c'était à recommencer.

– Ô papa ! Tu es bien rêveur, me dit tout à coup ma fille, me ramenant brusquement à la réalité.

– Je pense à Elisabeth répondis-je, trouvant une échappatoire facile, pour ne pas dévoiler le fond de mes pensées. Elle aurait pu quand même faire l'effort de venir pour Noël.

– Laisse-là tranquille. Elle est heureuse avec son copain. Elle viendra pour le Jour de l'An.

La conversation générale reprit après cet aparté et tous levèrent leur verre d'apéritif à la santé de l'absente. La grand-mère quitta ses fourneaux pour se joindre à nous et elle en profita pour dire que le repas serait servi dans une demi-heure. Des grands éclats de rire et des bravos s'élevèrent de l'assemblée en entendant cette bonne nouvelle.

Tout en buvant distraitement mon vin doux, je regardais machinalement mon jardin. Le mistral était tombé et du ciel redevenu brusquement sombre, descendaient de petits flocons de neige qui allaient se poser en douceur sur le gazon jauni par le froid.

La sonnette du portail retentit et, toujours plongé dans mes réflexions, je ne pus m'empêcher de sursauter. Ayant porté mon regard dans cette

direction, je vis deux gendarmes, dont l'un était une jeune femme. Droits comme des « i », en grande tenue, ils se tenaient debout devant l'entrée du jardin, attendant sans doute que quelqu'un vienne les autoriser à entrer.

Mon Dieu ! me dis-je inquiet. Des gendarmes ? Que viennent-ils faire un jour de Noël ? « Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à Elisabeth » ? ne puis-je m'empêcher de penser, en éprouvant un horrible sentiment de crainte.

« Tiens, ce sont des officiers dit-je, à haute voix cette fois, ils ont tous les deux des galons de lieutenant. »

Pendant ce temps ma fille était allée accueillir les militaires et je la vis, qui revenait avec eux et rentrait dans la maison en leur compagnie.

Je devais être pâle comme un malade. Je m'étais levé et les jambes tremblantes je m'étais approché des deux officiers. Cédant à un réflexe de vieux soldat, je m'apprêtais à leur présenter mes devoirs, lorsque la femme gendarme se jetant à mon cou me dit :

« Joyeux Noël Papy. Je suis en permission de l'école des Officiers de Gendarmerie de MELUN. Je te présente mon copain de stage Patrick LAFONT. Nous allons nous marier cette année à la fin de nos études et, bien sûr, nous invitons tout le monde à la noce.

Tous deux s'assirent à notre table où, comme par hasard, deux places se trouvèrent subitement libres à mes côtés.

– Si vous le permettez, pour faire plus ample connaissance, dit Patrick, en s'adressant à l'assemblée, nous allons évoquer quelques uns de nos rêves futurs et

parler de nos projets immédiats. Ensuite nous ne parlerons plus de Gendarmerie pour nous consacrer uniquement à cette belle fête familiale. Tu es d'accord Elisabeth ?

Ma petite fille acquiesça d'un léger signe de tête en esquissant un sourire avant d'ajouter :

– Nous allons tâcher de nous classer à un rang honorable en fin de stage de façon à choisir autant que faire se pourra notre point de chute et une activité correspondant à nos aspirations. La Gendarmerie départementale nous plairait bien mais enfin, s'il le faut, nous ferons notre temps en Escadron<sup>2</sup> ou dans une autre branche de l'Arme pour ce qui me concerne.

– L'essentiel est de servir n'est-ce pas ? dit Patrick tout souriant en s'adressant cette fois à moi.

Il regarda sa fiancée lui prit tendrement la main et leurs regards dirigés l'un vers l'autre, ne firent plus qu'un pendant quelques instants.

J'étais aux anges et je buvais du miel.

– Tous deux nous connaissons les difficultés du métier car Patrick est fils et petit-fils de gendarme mais l'avenir ne nous fait pas peur.

Allez ! Place à la joie et à la fête maintenant ! Joyeux Noël ! » conclut-elle en levant son verre en même temps que les autres convives qui poussèrent

---

<sup>2</sup> La Gendarmerie est formée de deux grandes subdivisions d'armes, la Mobile composée d'unités constituées en escadrons destinés au maintien de l'ordre et la Départementale (connue sous le nom familier de "blanche"), ayant comme cellule de base les brigades dont le rôle est la surveillance des populations, la police judiciaire et la police de la route.

des hourrah à l'annonce de toutes ces bonnes nouvelles.

Ayant repris contenance, dans le petit silence qui suivit, je regardai le sourire moqueur qui fleurissait sur toutes les lèvres et je me rendis compte que j'étais, de toute évidence, le seul à ne pas avoir été mis dans le secret. Mais j'étais bien trop heureux pour faire des reproches à qui que ce soit.

« Joyeux Noël », dis-je à mon tour, en essuyant discrètement une larme de joie.



## Connais-toi toi-même

Les anecdotes et les cas concrets ne me manquent pas pour illustrer les chapitres de la vie ordinaire de ces hommes de bonne volonté que sont les gendarmes et si, pour le faire, un sérieux de narration s'impose, certains faits prêtent cependant à sourire.

Par exemple, dans l'histoire plus burlesque que tragique, que je vais vous conter aujourd'hui, notre héros a fait preuve, sans le vouloir, d'un tel sens de l'abnégation, que son nom aurait mérité de figurer en exergue dans le manuel du parfait gendarme.

J'irai jusqu'à dire que si nos contemporains étaient tant soit peu reconnaissants, ils auraient élevé, à la gloire de cette victime du devoir, un monument en marbre de carrare où son nom serait gravé pour servir à l'édification des générations futures.

A date fixe, des enfants des écoles viendraient jeter des brassées de lavande, des gerbes de roses blanches et des bouquets de roses rouges, cueillies dans le jardin du souvenir où fleurissent tous les symboles de la fidélité éternelle à certains principes.

Mais revenons à une réalité plus prosaïque. Le cadre de cette histoire est celui d'une brigade de

recherches, comptant dans son effectif une équipe cynophile, c'est-à-dire un gendarme maître-chien et son fidèle compagnon.

Il convient aussi de préciser, car ce cours d'eau a une grande importance dans cette intrigue, que les faits se sont passés dans une unité des bords du Rhône. Dont je tairai le nom pour éviter une avalanche de quolibets que certains beaux esprits, plus ou moins bien intentionnés, ne manqueraient pas de déverser sur les gendarmes de cette belle ville provençale dont les habitants dansent tous en rond sur le plus joli pont du monde.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à notre chien et à son maître que j'appellerai respectivement Jules et Dick pour la clarté de mon récit et pour respecter un anonymat de bon aloi afin de préserver la tranquillité de ces anciens serviteurs de la cause publique, tous deux à la retraite aujourd'hui.

Les chiens, nul ne me contredira, ont besoin d'exercice pour entretenir leurs capacités physiques et d'entraînement et développer leur sens olfactif. Surtout les chiens policiers car ces qualités sont indispensables à ces précieux auxiliaires des gendarmes pour faire preuve, en toutes circonstances, d'un flair sans défaut qui s'avère souvent déterminant dans la réussite d'une enquête délicate.

Or donc, le gendarme Jules, ancien et discipliné, appliquant à la lettre les consignes qui lui sont données journallement par ses chefs, se rend tous les matins avec son animal sur les bords du Rhône pour une séance d'entraînement en plein air.

C'est le printemps et la nature est en fête. Le chien folâtre dans les hautes herbes pendant que le militaire,

bavard de nature, engage une longue conversation avec un habitant du quartier qui, vivant isolé, se montre ravi de cette aubaine.

Le temps passe. Midi est là et le moment de rentrer au bercail se précise pour l'homme comme pour la bête. Le maître siffle son protégé, l'appelle en employant les mots les plus doux, fait une ronde en élargissant chaque fois le cercle de ses recherches et la portée de son regard ; mais de chien point !

Mais où est donc passé Dick ? se dit notre gendarme. Aurait-il été tenté par une envie subite de liberté ? Aurait-il été attiré par une belle en cette chaude journée de printemps ? Se serait-il perdu au point de ne plus retrouver son chemin ? Ce qui serait un comble pour une bête plutôt douée pour retrouver la trace des égarés et des fugitifs en tout genre ! Il ne s'éloigne pourtant jamais.

L'inquiétude commence à gagner le héros de cette histoire. Il n'ose rentrer à la brigade sans son animal et avouer sa faute à son chef dont il connaît le regard bienveillant mais sévère. Et, surtout, il craint de s'exposer aux quolibets de ses camarades s'ils viennent à apprendre que le chien de recherches est à... rechercher.

Un peu d'aide lui serait cependant nécessaire mais Jules, dont la conscience professionnelle et l'amour-propre ne sauraient être mis en doute, se dit que cette éventualité est la dernière à envisager. C'est donc tout seul qu'il entreprend des investigations poussées et se lance dans une exploration longue et détaillée du vaste terrain boisé, de cette rive du fleuve, dont il connaît tous les plis et tous les recoins.

Durant un long moment, tête baissée et regard acéré, tel un chef sioux, sur le sentier de la guerre, il traque les plus petits indices laissés par son animal, mais malgré un effort soutenu, il ne débouche sur aucune piste susceptible de le conduire jusqu'à la cachette du chien.

Pendant ce temps, mû par un instinct qui ne le trompe jamais, le chien est rentré au bercail.

Quand ? Comment ? Pourquoi ? Dans quelles circonstances extraordinaires cela s'est-il passé ? Tout est simple pourtant dans cette pièce burlesque dont le premier acte est encore plus facile à expliquer que ceux qui le suivent.

Aux environs de l'heure méridienne, formé par les forces de l'habitude, Dick, dont l'horloge interne fonctionne à la perfection, a pris la décision de se lancer sur le chemin du retour et de regagner son gîte au plus vite.

Coïncidence ! le supérieur hiérarchique de notre ami Jules, l'Adjudant L., commandant la Brigade de Recherches, qui circule avec un véhicule de service, aperçoit l'animal qui, oreilles rabattues de l'avant vers l'arrière et truffe au vent, fonce à travers la ville en direction de la caserne. Le gradé s'arrête, ouvre la portière latérale de l'Estafette Renault et Dick, conditionné par un réflexe acquis au cours de son dressage, s'élançe et monte à bord du véhicule sans se faire prier.

Reconduit à l'unité, le chien retrouve avec joie sa niche et son enclos où, après avoir savouré sa pâtée journalière, il s'endort du sommeil du juste.

Pendant ce temps l'adjudant va chez lui se restaurer à son tour puis il revient à son bureau où il